



J. J. Morey

NOTICE

sur

H.-G. MOKE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE,

Né au Havre en 1803, décédé à Gand le 31 décembre 1882.

Henri-Guillaume-Philippe Moke naquit au Havre en 1803. La famille Moke, comme son nom l'indique, était d'origine flamande, et très-anciennement établie à Thourout, où plusieurs de ses membres ont été, à diverses époques, investis de fonctions administratives ou judiciaires. La mère de Henri Moke était allemande. Son père, mort peu d'années seulement avant lui, l'avait précédé dans la carrière de l'enseignement : après avoir dirigé d'abord une institution privée à Gand, il avait été placé plus tard à la tête du collège communal d'Alost. Pendant qu'il habitait encore Paris, il mit son fils au collège Louis-le-Grand. Les études de Henri Moke y furent brillantes. Il remporta même un prix au concours général. Sa précoce et rare intelligence lui fit prendre part à ce profond mouvement des esprits qui, après

la chute de l'Empire, renouvela tout en France et produisit tant d'hommes éminents. Le jeune homme reçut de cette époque de rénovation libérale une empreinte qui ne s'effaça plus. Il participa à cette soif de science, à ce besoin de tout approfondir, de tout améliorer, de tout transformer qui caractérise les années de la restauration. La société, échappée au muet asservissement du despotisme militaire, se sentait heureuse de respirer, de parler librement. La joie de l'affranchissement inspirait de la confiance en l'avenir. Comme à la veille de 1789, les nobles sentiments avaient repris leur puissance. La nouvelle génération, celle qui commença d'agir vers 1850, et à laquelle Moke appartenait, a eu une jeunesse de cœur, une ardeur pour le progrès qu'elle a toujours conservée et qui survit encore chez les hommes de ce temps que la mort n'a pas enlevés. Dans le domaine de la littérature, aussi bien que dans celui de la politique, elle a créé des œuvres qui témoignent de la forte trempe qu'elle avait reçue. Des jours de sa jeunesse Moke a gardé jusqu'à la fin le désir de pousser dans tous les sens les investigations de la science et une juvénile confiance dans les destinées de l'humanité.

En 1825, quoiqu'il n'eût que vingt ans, il fut nommé professeur à l'athénée de Bruges, et il s'y fit remarquer par la nouveauté de ses aperçus et par le charme de sa parole. Les nécessités de son enseignement et surtout le goût des recherches historiques qu'il avait rapporté de Paris, où elles étaient alors en grande faveur, le portèrent à étudier de près les différentes époques de nos annales. Pour apprécier tout le mérite d'une semblable entreprise, il faut se rappeler combien était minime le nombre des documents publiés à cette époque. Les archives, point inventoriées ni classées, étaient à peine abordables. Rien n'existait de ces curieuses monographies, de ces publications académiques, de ces écrits si nombreux consacrés depuis lors

par tant d'écrivains à élucider les événements de notre histoire nationale. Tout était à créer, et il n'avait rien à espérer que de l'effort persévérant de ses propres recherches.

Le jeune homme, animé de ces aspirations vers la liberté qui s'étaient emparées alors de toutes les âmes généreuses, fut frappé d'abord du noble spectacle des Pays Bas luttant contre le despotisme espagnol et l'intolérance religieuse. Pour faire partager à ses compatriotes l'admiration enthousiaste que lui inspiraient ces héroïques combats de nos aïeux du XVI^e siècle, il crut devoir les exposer sous forme de roman historique. Il craignait, et probablement avec raison, qu'un simple récit n'eût pas suffisamment appelé l'attention et remué les cœurs. Il ne cherchait pas seulement à amuser des lecteurs oisifs ou à se faire un nom, — ses premiers romans parurent sans nom d'auteur; — son but était plus élevé : il voulait contribuer, pour sa part, à réveiller dans le cœur des Belges l'amour de leur patrie. Dans la préface de son premier roman, intitulé : *Le gueux de mer ou la Belgique sous le duc d'Albe*, ouvrage publié en 1827, il s'exprime dans les termes suivants : « Cet ouvrage a été composé dans le but d'offrir aux lecteurs le tableau fidèle d'une époque glorieuse pour la Belgique. On a voulu rappeler à ceux qui connaissent l'histoire de notre patrie et montrer à ceux qui l'ignorent, quel fut l'excès de l'oppression sous laquelle un gouvernement étranger fit gémir ces malheureuses provinces; comment nos ancêtres surent défendre leurs droits, et par quel mélange extraordinaire de persévérance, de courage et de vertu, un homme auquel nul autre ne pouvait être comparé, donna la liberté à une partie des Pays-Bas et rendit moins insupportable le joug qui pesait sur l'autre. »

Les peuples s'attachent davantage à leur nationalité à mesure qu'ils apprennent à mieux connaître leur histoire. L'orgueil

national est un des éléments les plus puissants de l'amour de la patrie. C'est en exhumant les traditions du passé, en les faisant connaître au peuple, que les historiens et les philologues ont réveillé ces nationalités qui dans toute l'Europe orientale revendiquent maintenant si hautement leur place sur la scène politique. Moke avait bien compris cela, et le but constant de toute sa carrière d'écrivain a été de faire, de l'histoire nationale, une école, un ferment de patriotisme.

« Il y a, disait-il dans la préface du *Gueux des bois ou les Patriotes belges en 1566*, roman publié en 1828, il y a dans les annales des Belges des scènes qui méritent l'attention des hommes de toutes les contrées. Telles sont les vieilles luttes qu'enfanta la liberté, naissant avec l'industrie dans ce petit coin de terre, au milieu de l'Europe encore barbare, et celles surtout de la révolution de 1566, où une poignée de patriotes opposa son courage et son bon droit à toute la puissance et à toute l'astuce de Philippe II. Les Pays-Bas offraient, à cette dernière époque, un spectacle unique dans l'univers : celui d'un État libre, opulent, pacifique et respecté. Quand un souverain, dont le nom sera à jamais odieux et qui ensanglanta la moitié de l'Europe, voulut substituer son despotisme aux lois nationales, il trouva chez les Belges une résistance inattendue, d'abord respectueuse et modérée, et toujours légale. L'Europe ne comprit qu'imparfaitement cette marche lente et mesurée d'un peuple libre; on avait bien l'idée de la révolte à main armée; mais on ne concevait pas une opposition régulière, procédant par des représentations, agissant par l'immobilité et se fondant sur le patriotisme. »

Ce sont là de belles et graves paroles, dignes du noble dessein qu'elles expriment, et quand on se rappelle que celui qui les écrivait n'avait que 25 ans, on ne peut qu'y reconnaître la marque d'un esprit supérieur et d'un noble cœur. Ce que voulait

faire le jeune auteur, c'est-à-dire réveiller le patriotisme, était aussi utile que difficile. A cette époque, il faut bien l'avouer, le sentiment national n'était pas très-ardent. Nos provinces faisaient partie du royaume des Pays-Bas, et cet état nouvellement créé n'avait pu faire naître encore cet attachement que seuls le temps et les souvenirs engendrent dans les cœurs des hommes. La gloire militaire et les étonnantes destinées de l'empire français exerçaient encore une grande fascination. Les luttes héroïques du XVI^e siècle n'avaient laissé dans l'esprit de nos populations qu'une impression vague, nécessairement peu favorable et très-défigurée, puisqu'elles avaient abouti à l'établissement d'une communion et d'une fédération que les maîtres de nos provinces avaient toujours combattues ou détestées. La révolution brabançonne n'excitait non plus que des sentiments très-mêlés et peu d'enthousiasme, d'abord parce qu'elle avait assez tristement avorté, ensuite parce qu'elle avait été entreprise pour défendre des privilèges considérés maintenant comme surannés, contre un prince qui n'avait eu d'autre tort que de vouloir imposer avec trop de hâte des réformes utiles et conformes aux besoins des sociétés modernes. Le passé de nos provinces, sans cesse ballottées entre les puissances qui s'en disputaient la possession, explique suffisamment comment les sentiments patriotiques n'étaient pas plus exaltés et plus répandus dans la foule. Qu'il me soit permis de le répéter, le mérite de Moke, et il est juste de lui en tenir le plus grand compte, est d'avoir fortement compris que, pour fonder une nation, il n'y a point d'autre moyen que d'éveiller le sentiment national dans le cœur du peuple. C'est là ce qu'il essaya de faire pour sa part en publiant les *Gueux de mer*, le *Gueux des bois* et un an plus tard, en 1850, un autre roman en quatre volumes, *Philippine de Flandre*, où il essaya de retracer les luttes des Flamands contre Philippe le Bel. Ce

dernier ouvrage fut apprécié à l'étranger, car on le traduisit en hollandais et en anglais. Walter Scott est le modèle que Moke suivait : comme le grand romancier anglais, il s'efforçait de faire entrer dans la trame de la fiction la peinture exacte des personnages historiques ainsi que celle des mœurs et des idées de l'époque.

L'étude approfondie qu'il avait faite des luttes soutenues par les Belges pour la défense de leurs libertés lui avait inspiré une ardente sympathie pour les combats livrés contre l'oppression par les autres peuples. Je n'oublierai jamais avec quel intérêt il suivait, en 1848, les mouvements stratégiques des armées hongroises combattant contre les Autrichiens, et avec quel coup d'œil exercé il me prédisait, après leur première retraite, le retour offensif et les victoires des Madgyars. Comme M. Thiers, il aimait à se rendre compte à lui-même et à expliquer aux autres avec lucidité, les manœuvres des corps de troupes dans ces grandes journées qui décident de la marche des événements. Il a même consacré des études spéciales à des sujets de ce genre, l'une sur la bataille de Bouvines insérée dans la Revue nationale, et une autre sur la bataille de Tours, à propos d'un tableau de M. De Tave. En 1828 il publiait un ouvrage intitulé la *Bataille de Navarin ou le Rénégat*, qui fut aussitôt traduit en hollandais et en anglais. Il y mettait en scène un de ces personnages mystérieux que Byron avait mis en faveur ; mais le but réel était de donner une idée exacte de ce grand combat naval qui, en écrasant la flotte turque, assura l'affranchissement de la Grèce. Moke avait parfaitement apprécié toute l'importance de cet événement où, pour la première fois, l'opinion publique européenne décida l'émancipation d'une nationalité opprimée, fait considérable qui provoqua cet universel réveil des races asservies, dont les revendications ébranlent encore aujourd'hui l'ordre politique de notre continent.

En 1826, à la suite d'un différend avec l'autorité communale, le jeune professeur quitta sa chaire pour se consacrer tout entier à ses études favorites. Un moment seulement, vers la fin de 1829, il aborda le journalisme. Il penchait alors vers l'opinion orangiste. C'est avec regret qu'il prévoyait le renversement de cette famille de Nassau dont il avait mis en scène le dévouement à la cause nationale au XVI^e siècle. Il croyait que la réunion des provinces septentrionales et méridionales des Pays-Bas, la meilleure œuvre du congrès de Vienne, rendrait au pays la grandeur et la prospérité dont il avait joui sous les ducs de Bourgogne, et lui donnerait la force, la consistance nécessaires pour résister aux convoitises de l'étranger. Il ne publia que quelques articles dans un des journaux de Bruxelles. Bientôt son mariage avec M^{lle} Vankersen vint le fixer à Bruges, dans cette intéressante cité dont le calme et les anciens monuments semblent inviter à remonter le cours des âges. C'est ce qu'il fit en effet avec une ardeur nouvelle. Voulant aborder l'histoire nationale par le commencement, il se jeta dans cette mer presque sans limites des origines germaniques. Il scruta à fond toutes les sources qui étaient à sa disposition; c'était un labeur immense qu'il poursuivait avec un véritable enthousiasme.

Avant de publier le résultat de ses recherches dans un livre d'histoire, il voulut exprimer sous forme de roman les idées et les sentiments qui remplissaient son âme et il fit paraître en 1852 *Hermann ou la Civilisation et la Barbarie*. Il avoue lui-même dans la préface que ce titre peut paraître trop ambitieux; pourtant il me semble que l'œuvre justifie bien le titre qu'il avait choisi. Augustin Thierry, parlant d'Ivanhoe, dit que ce roman peint mieux l'état social de l'Angleterre après la conquête des Normands que tous les chapitres d'histoire qu'il avait lus sur ce sujet. On peut, en certaine mesure, faire de l'ouvrage de Moke

(132)

le même élogé. C'est une admirable peinture de la Germanie ancienne et de beaucoup le meilleur de ses romans. Il a repris le même sujet vers la fin de sa vie, pour se distraire par un travail d'imagination des souffrances que la maladie lui infligeait. Il a voulu corriger l'œuvre de sa jeunesse, la compléter, fortifier le dénouement, qui en effet était écourté, et y introduire certains détails historiques, auxquels il attachait de l'importance. Le livre a paru en 1862 sous le titre de *Thusvelda ou les Germaines*. Je n'hésite pas à dire que la première édition est supérieure à la seconde.

L'exposition du drame est très-belle; elle frappe, elle intéresse, elle est pleine de grandeur et fait bien comprendre le contraste entre les mœurs et les idées des Germaines et celles des Romains. Quelques scènes surtout sont admirablement réussies et offrent des sujets de tableaux tout composés, dans le genre de ceux que retracent les anciens poèmes du Nord. L'entrée du héros a vraiment quelque chose d'épique. Hermann a servi dans les armées romaines; revenant visiter la tribu paternelle des Chérusques, il arrive aux bords du Rhin. La vue du fleuve sacré de la Germanie, réveillant en lui l'amour de la patrie, le remplit d'une sorte d'ivresse. Il pousse son cheval en avant et se précipite avec lui dans les flots. Il ôte son casque et plonge dans le fleuve sa tête, qu'ombrage une longue chevelure blonde, signe de la noblesse de sa race. La chasse à l'aurochs où la belle prêtresse de Theutch, Thusvelda, s'apprête à mourir en combattant le monstre, pour sauver son amie Thanie, la jeune Romaine, que la vue du danger a privée de connaissance; le banquet de Varus, la fraternité d'armes scellée dans le sang entre Hermann et Cariovalda, l'intrépide chef des Bataves, et bien d'autres scènes encore, ne sont pas inférieures à celles que raconte Walter Scott. Les personnages qui représentent le

(133)

monde germanique et le monde romain, nous font parfaitement saisir combien est différente leur façon de concevoir l'honneur, la vertu, la vie, le bonheur, la justice, l'ordre social, et cela non par des discours ou de froides dissertations, mais par la façon dont ils agissent et se conduisent. On peut dire, sans exagération, que c'est la Germanie de Tacite mise en action. Plus tard, en 1858, Moke publia dans un journal d'Anvers, le *Précurseur*, et puis en volume, une petite nouvelle intitulée : *le Greffier de Boschem*, légère esquisse, où il a peint les mœurs des campagnes flamandes. Seulement, il ne l'a signée que de l'un de ses prénoms, Guillaume.

On a exprimé le regret qu'un homme adonné aux recherches de la science ait consacré une partie de son temps à des œuvres de littérature légère. On a dit aussi que le roman historique est un genre faux, défigurant l'histoire et étranglant l'analyse des caractères qui est le véritable thème du roman. Ce jugement me paraît injuste. Ceux qui l'expriment ont-ils réfléchi jusqu'où porte leur condamnation? S'il fallait proscrire tout mélange de la fiction et de l'histoire, le poème épique ne devrait point non plus trouver grâce aux yeux de la critique. Les épopées nationales, comme l'*Illiade* et les *Nibelungen*, sont, je ne l'ignore pas, d'un autre ordre, car elles sont l'œuvre, pour ainsi dire, spontanée du génie poétique de tout un peuple; mais les poèmes épiques des époques littéraires, tels que l'*Énéide*, les *Lusiades*, la *Jérusalem délivrée*, ne sont, comme le roman historique, que des souvenirs nationaux mis en action dans une série d'aventures inventées par l'imagination du poète. Il est si peu possible de tracer une limite entre les deux genres, que l'on n'a pu décider encore auquel des deux appartenait le *Télémaque*. Si, au moyen d'une trame dramatique et d'une vive peinture des sentiments du cœur humain, on parvient à exciter

de l'intérêt pour les faits de l'histoire, de l'estime pour les actes de vertu et de courage et à répandre l'amour de la patrie, n'est-ce pas une des choses les plus utiles que puisse accomplir l'écrivain? Or, c'est précisément ce qu'a fait Moke en écrivant ses romans, et certes ce n'est pas un de ses moindres mérites.

D'ailleurs, les études historiques les plus sérieuses n'avaient pas cessé de l'occuper, et, en 1855, il publia le fruit de ses travaux dans un volume intitulé : *Histoire des Francs*, ouvrage qui, je crois, n'a pas été apprécié à sa valeur, car il joint à une érudition de première main, des vues profondes, très-nouvelles à cette époque, et les découvertes ultérieures de la science sont venues les confirmer dans ce qu'elles ont d'essentiel.

Voulant retracer les origines de notre histoire, il avait été amené à se demander ce que sont les Belges, et à quelle race ils appartiennent. Ce sont les plus braves des Gaulois, dit César, mais sont-ils Celtes ou bien Germains? Quels rapports existait-il entre ces deux familles? D'où venaient-elles? Remontant ainsi de problème en problème et de siècle en siècle, le jeune savant essaya de tracer le tableau des migrations successives qui ont peuplé notre continent. Il avait été entraîné à s'engager dans un sujet bien plus vaste que celui qu'il comptait traiter d'abord. L'histoire des Francs n'était pas même abordée dans ce premier volume, le seul qu'il publia. Quand on lit cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'admirer la perspicacité de l'auteur, et l'on s'étonne des vives lumières qu'il est parvenu à répandre sur une matière encore si peu explorée. Ses seules sources d'information étaient les indications superficielles, confuses et souvent contradictoires des auteurs grecs et romains, qui connaissaient si peu ces peuples lointains dont Moke voulait retrouver les traces et la physionomie. Il n'avait point alors pour s'aider dans ses études ces magnifiques travaux de philologie et de

mythologie comparées, la plus belle conquête de la science allemande contemporaine. Ces découvertes récentes, fruit de trente années de recherches poursuivies par toute une phalange de savants, sont venues sur plusieurs points rectifier les conclusions qu'il avait cru pouvoir tirer des témoignages des auteurs anciens; mais, sur beaucoup d'autres, elles ont complètement confirmé les vues qu'il avait émises. On est moins surpris des erreurs auxquelles l'insuffisance des connaissances de cette époque ne lui permettait pas d'échapper, qu'on n'admire la sagacité qu'il lui a fallu pour percer les ténèbres dont était alors entouré le sujet qu'il n'avait pas craint d'aborder.

Le premier ouvrage historique de Moke étant peu connu, nous croyons utile d'en indiquer au moins les conclusions les plus générales. Pour suivre la marche des différentes races dans ces époques primitives, sur lesquelles il ne nous reste que les témoignages les plus confus, il s'attacha aux caractères physiques qui ne changent guère et qui permettent de reconnaître les différentes familles du genre humain, même à travers un grand nombre de siècles. La couleur de la peau, des yeux, des cheveux lui paraissent avec raison des signes distinctifs beaucoup plus sûrs et moins variables que les noms qu'on trouve dans les anciens historiens. C'est au moyen de ce fil conducteur que Moke a essayé de jeter quelque lumière sur les temps les plus reculés de l'histoire de notre continent. Quand les premiers essaims aryens pénétrèrent en Europe, ils y trouvèrent, suivant Moke, deux groupes de populations appartenant à une autre race. Au nord et au centre, c'est-à-dire dans la Scandinavie, en Russie, en Autriche, c'étaient des hommes à cheveux noirs et à peau jaunâtre assez semblables aux Tartares, et dont les Finnois et les Madgyars sont encore aujourd'hui les représentants, très-mélangés, il est vrai, avec les conquérants aryens. A l'ouest et

au sud-ouest, dans le midi de l'Angleterre, en France, dans toute l'Espagne et en Italie, s'étendait une autre race, Silures en Angleterre, Ligures le long de la Méditerranée, Etrusques dans le nord de la péninsule italique, Euskaras, Iberes, Basques en Espagne, Berbères, Numides, Kabyles en Afrique. Cette race avait la peau basanée et les cheveux noirs frisés. Tous ces peuples bruns furent vaincus et refoulés par les tribus aryennes qui débouchèrent successivement d'Asie en suivant la même marche que le soleil, d'orient en occident. Le premier essaim fut celui des Pélasges auquel appartenaient les Grecs et les Romains. Il était peu nombreux et ne perça pas bien loin. Puis sont venus les Celtes et les Gaëls, après eux les Germains, enfin les Slaves, les derniers venus, qui longtemps poussés en avant par les nomades jaunes de l'Asie se sont enfin retournés contre eux et les ont à leur tour refoulés.

Par une judicieuse comparaison des données empruntées aux livres sacrés, aux monuments et aux écrits des anciens, Moke est parvenu à déterminer le lieu d'où ces peuples sont partis, l'époque où ils sont successivement entrés en Europe, la direction qu'ils ont suivie, les étapes qu'ils ont faites et les contrées où ils se sont fixés. Il essaie ensuite de démêler à quel groupe appartenaient les populations qui occupaient la Gaule au moment de la conquête romaine. C'est un problème très-obscur, car si d'une part les Gaulois nous sont dépeints, quand ils attaquent d'abord la république romaine en Italie, comme ayant, ainsi que les Germains des cheveux blonds, des yeux bleus et la peau d'une blancheur éclatante, d'autre part, en Gaule, ils offrent différents caractères qui les font distinguer des tribus germaniques. Moke explique ces faits, en apparence contradictoires, par le mélange qui a dû s'opérer entre les Gaëls et les Celtes, primitivement très-semblables aux Germains d'une part,

et d'autre part les populations brunes anciennement assises sur le sol de la France actuelle, et d'autant plus nombreuses qu'on se rapprochait de la Méditerranée ou de l'Océan. De ce mélange est résulté que la langue celtique ou gaélique actuelle, qui contient un grand nombre de racines germaniques, diffère cependant beaucoup des dialectes teutons. Tout ce qui concerne l'arrivée des Slaves en Europe et les contrées qu'ils ont occupées nous paraît même aujourd'hui digne d'attention, parce que l'histoire primitive de cette race mystérieuse est encore bien peu éclaircie.

Ce n'est pas dans cette courte notice qu'il convient d'analyser ou de discuter les preuves que l'auteur accumule à l'appui de son système; mais ce qu'on peut dire, c'est que la science contemporaine apporte chaque jour une confirmation nouvelle des vues si originales émises par Moke en 1855. Les migrations des tribus aryennes et leur parenté primitive sont maintenant parfaitement établies; mais ce qui est plus frappant, la communauté d'origine des tribus Ibériques et des Berbères et des Numides d'Afrique, que notre auteur n'indiquait qu'en hésitant, paraît maintenant gagner chaque jour du terrain, comme le dit M. Renan en résumant, dans son *Histoire des langues sémitiques*, les derniers résultats de la critique contemporaine sur ce point obscur. Seulement ce n'est pas aux Semites, comme le croyait Moke, qu'il faudrait rattacher les tribus hispano-africaines, mais aux Touaregs, aux Coptes et aux anciens Égyptiens. Le fait principal n'en paraît pas moins acquis : c'est en effet d'Afrique que sont venus les essaims à cheveux noirs qui ont peuplé d'abord le sud-ouest de l'Europe jusqu'aux côtes méridionales de l'Angleterre.

Ce premier volume de l'*Histoire des Francs*, fruit d'un labeur immense et d'un effort d'investigation vraiment extra-

ordinaire, n'obtint pas le succès qu'il méritait sans contredit. Plusieurs causes contribuèrent à ce demi-échec. D'abord, la composition du livre est défectueuse. L'exposition manque d'ordre. Les déductions ne sont pas fortement enchaînées les unes aux autres. Les conclusions ne sont pas mises en relief avec assez de précision et de vigueur. En second lieu, cet ouvrage ne pouvait trouver ni en Belgique, ni même à Paris un public préparé à le comprendre et à l'apprécier. Enfin ; le jeune savant inconnu, isolé, vivant loin de la capitale où son œuvre avait paru, manquait de tout ce qu'il aurait fallu pour y appeler l'attention ou pour la faire parvenir à la connaissance de ceux qui auraient pu en goûter le mérite.

Le malheur des livres qui traitent d'une science en voie de formation, comme le sera longtemps encore l'histoire des premières migrations de l'humanité, non moins que celles des révolutions du globe, c'est que les ouvrages de ce genre vieillissent vite et sont bientôt à refaire, parce que les découvertes incessantes de la critique livrent constamment de nouveaux matériaux qui modifient les lignes de l'édifice qu'il s'agit d'élever. Tout ce que l'homme de science peut espérer, c'est d'apporter sa pierre au monument que l'avenir seul pourra construire. Moke n'ignorait pas qu'il ne pouvait lui être donné d'arriver à des résultats définitifs. Il le répétait souvent ; mais cela ne le décourageait pas et il poursuivait son travail avec une infatigable persévérance. On peut le ranger parmi ces précurseurs dont il disait, dans la préface de son *Histoire des Francs* : « Il s'est trouvé des hommes auxquels l'avenir devra une juste reconnaissance, qui, sans entrevoir tout ce que produiraient leurs efforts et consacrant obscurément leur vie à des recherches minutieuses, bien souvent sans issue, ont soulevé, chacun pour sa part, les principaux p'is du voile : l'archéologue en compa-

rant les débris, le philologue en rassemblant des mots, le voyageur en peignant des hommes, le physiologiste en caractérisant les races, et derrière tous ceux-là, sans leur donner la main, les grands naturalistes qui, en retrouvant un monde perdu, ont indiqué la marche et formulé les lois de la création générale. » Moke aussi avait essayé de retrouver un monde perdu; celui où se formaient, par le mélange de plusieurs races diverses, ces nations qui se sont disputé et partagé le sol de notre continent. Il est certainement regrettable que le jeune savant n'ait pu conduire à terme l'ouvrage qu'il avait commencé. En donnant à l'histoire des époques primitives l'ethnologie pour base, il était entré dans une voie où continue à s'avancer tout le mouvement contemporain. Quoique interrompus, ces travaux lui furent extrêmement utiles. S'ils ne lui apportèrent pas immédiatement la réputation qu'il méritait, ils lui donnèrent du moins cette maturité de jugement, ce sens historique qu'on puise dans l'examen approfondi des sources et dans l'étude de la marche générale de l'humanité. En outre elles le préparèrent admirablement aux fonctions de l'enseignement supérieur dans lesquelles il allait entrer.

En 1856, Moke fut chargé du cours de français à l'athénée de Gand, et bientôt après il occupa une chaire à l'université. En 1857 il fut nommé professeur de rhétorique et recteur des études à l'athénée. Mais ses cours à l'université et les travaux d'histoire qu'il poursuivait toujours avec la même ardeur ne lui permirent pas de conserver la direction de l'enseignement et il borna ses soins à la chaire qu'il occupait. Lors de la réorganisation de l'enseignement moyen, il fut définitivement chargé des cours de rhétorique française, et il le conserva jusqu'à sa mort. A l'université il occupa tour à tour les chaires de littérature française, de littérature latine, d'histoire ancienne et d'histoire

moderne, et dans toutes il déploya également les qualités solides et charmantes qui faisaient de lui un professeur modèle. Pour faire juger de ce mérite, qui n'a laissé de traces que dans le souvenir de ceux qui ont eu le privilège de l'entendre, je crois ne pouvoir mieux faire qu'en insérant ici quelques extraits des discours prononcés sur sa tombe par deux de ses élèves les plus éminents, qui, professeurs distingués eux-mêmes, étaient plus capables que personne d'apprécier les qualités de leur ancien maître.

Voici comment s'exprimait M. G. Callier, professeur à l'université de Gand. « Il apparaissait alors dans tout l'éclat et dans toute la séduction de son talent, et tous ceux à qui il fut donné de l'entendre et de l'approcher, durant les premières années de son séjour à Gand, en ont gardé un ineffaçable-souvenir. Soit privilège inhérent à l'enseignement littéraire, soit prestige attaché à sa personne, l'ascendant qu'exerçait Moke était sans pareil. Je le vois encore commentant tantôt un poète du grand siècle et tantôt quelque poésie contemporaine, ou bien passant de Démosthène à Cicéron, de Bossuet à Mirabeau, semant ses leçons de rapprochements ingénieux et de traits pleins d'intérêt et faisant, pour ainsi dire, jaillir du hasard d'un mot ou d'un détail un appel à tout ce qu'il y a de pur et de généreux dans l'âme. Je le vois, au milieu de ses élèves dont il s'était fait une famille, et dont l'amour pour lui n'était égalé que par l'admiration presque religieuse qu'il leur inspirait. Ces marques spontanées et incessantes d'attachement et de respect dont il était entouré exerçaient à leur tour sur sa belle intelligence une excitation féconde. S'il était pour la jeunesse l'objet d'une sorte d'entraînement, lui aussi avait besoin d'elle; c'était le milieu où il retrepait sa force et son éloquence. Que dirai-je de l'action qu'il exerça sur la jeunesse

universitaire ? Le contact avec elle était moins intime et, si j'osais le dire, moins familier qu'avec les élèves de l'athénée, le résultat produit moins immédiatement apparent ; mais l'influence ne fut pas moins généreuse et elle fut plus étendue : j'en appelle à ce grand nombre d'hommes distingués, répandus aujourd'hui dans toutes les carrières de la vie, avocats, médecins, magistrats, administrateurs, unanimes à reconnaître la vivante impression qu'ils ont reçue de ses leçons. »

M. Vandervin, préfet des études à l'université de Gand, caractérisait avec non moins de vérité le mérite de son maître : « Moke, disait-il, n'était pas seulement un professeur savant et l'un des écrivains les plus élégants et les plus purs qu'ait produits la Belgique, c'était un véritable éducateur dans la plus haute acception du mot ; à la science et à un goût littéraire aussi sûr que délicat, il joignait le grand art de développer la pensée chez son jeune auditoire. En appeler à la raison des notions vagues ou erronées qui allaient prendre racine dans l'intelligence du jeune homme ; provoquer chez lui par la variété et l'inattendu d'aperçus toujours nouveaux le désir de connaître ; allumer dans son cœur l'irrésistible amour du bien, du juste, de l'honnête ; le soutenir dans cette voie par une parole toujours bienveillante et un esprit vraiment attique ; éviter, grâce à une bonté de cœur infinie, de heurter trop vivement les pensées et les opinions qu'il voulait combattre, mais à la façon de Socrate, forcer l'élève à trouver lui-même la solution du problème ; et en un mot, respecter l'individualité et se contenter d'en adoucir les aspérités, afin de faire concourir tous les dons naturels à cette grande harmonie de tendances et d'efforts qui constituent la vie des sociétés humaines et assurent ses progrès, telle était la méthode de notre bien-aimé et regretté collègue. »

Les paroles que je viens de citer caractérisent parfaitement le talent que Moke déployait en chaire. Ce n'était pas l'esprit seulement qu'il éclairait, c'était l'âme qu'il élevait et purifiait; il ne se contentait pas de rendre les jeunes gens plus instruits, il les rendait meilleurs.

Les livres de Moke ne le font pas connaître tel qu'il a été. Il y a des auteurs qui écrivent admirablement et qui, de vive voix, ne parviennent à exprimer leurs pensées ni avec éloquence ni même avec clarté; tels étaient Rousseau et Châteaubriand; il y en a d'autres qui, la plume à la main, ne retrouvent pas la verve, l'éclat qui animent leur parole : Moke était du nombre de ces derniers. Ses écrits, d'un style si pur et si élégant, ne donnent point l'idée de cette hardiesse de vues, de ces traits d'esprit, de ces rapprochements ingénieux, de ces images originales qui captivaient et ravissaient ses auditeurs. Quand il écrivait, il corrigait, il châtiât ses phrases avec tant de sévérité, qu'il aboutissait à supprimer tout ce qui aurait pu leur donner l'éclat, tant il craignait d'y voir percer une teinte de mauvais goût. Par un excès de délicatesse il évitait les tons vifs, les affirmations accentuées. Il cherchait avant tout la finesse des nuances et la sobriété attique. Il avait raison peut-être, et néanmoins je crois que tous ceux qui l'ont entendu dans sa chaire regrettent que l'écrivain ait proscrit si rigoureusement l'éclat et la hardiesse de l'improvisateur.

Quant à l'influence qu'il exerçait sur la jeunesse, je pense qu'elle n'a pas été exagérée dans les extraits de discours auxquels j'ai cru devoir donner place ici. Si j'osais rappeler un souvenir personnel, j'ajouterais que, quand j'arrivai à l'université de Gand, après avoir commencé mes études ailleurs, je fus extrêmement surpris de la supériorité que je rencontrai chez mes condisciples en tout ce qui concernait les grandes questions de

(145)

notré temps. Quelle est la meilleure formé de gouvernement; quelles réformés l'application de la justice imposerait-elle à la société actuelle; quelles sont les causes qui déterminent les progrès et la chute des nations; quelle solution peut-on entrevoir à la crisé religieuse que les peuples chrétiens traversent actuellement: tels étaient quelques-uns des objets de leurs conversations et de leurs débats habituels, auxquels, je l'avoue, je me sentais très-péu préparé à prendre part. Mais je compris bientôt d'où venait cette maturité d'esprit, et cette généreuse ardeur à pénétrer les grandes problêmes qui remuent notre époque. C'était Moke qui, de concert avec son éminent collègue et ami Huet, éveillait dans l'âme de la jeunesse cette noble soif de lumières et de justice. L'action de ces éducateurs d'élite, comme celle des maîtres de la Grèce, pouvait se mesurer à la hauteur des visées et à la grandeur des sentiments de ceux qui avaient écouté leur parole. Il est impossible d'apprécier jusqu'où peut s'étendre l'influence d'un bon maître. Le premier qui a semé un grain de blé a fourni à la société sa base économique. Celui qui sème des idées justes et qui répand l'amour du bien lui fournit les forces morales dont elle a besoin pour se perfectionner.

Je reviens à l'indication des écrits publiés par Moke, car l'histoire de ses livrés est celle de sa vie. Il n'a quitté Gand que pour se rendre dans les autres villes du pays où l'appelaient les examens et les divers devoirs du professorat. Il n'a pris aucune part active à la vie politique. Il en suivait les phases avec l'attention émue que donne l'amour de la patrie. De toute l'énergie de ses convictions, il appartenait au parti libéral, mais il n'a jamais cru qu'il lui fût imposé de payer de sa personne. Et, en effet, je pense que l'extrême délicatesse de ses sentiments et sa crainte de froisser ceux d'autrui l'auraient rendu peu propre à combattre dans cette bruyante arène où s'entrechoquent les partis.

Dès 1839 il publiait une *Histoire de Belgique*, aussitôt devenue classique, et dont les abrégés, en flamand et en français, se rencontrent dans presque toutes nos écoles. Je n'ai pas besoin de faire l'éloge de cet ouvrage. Les nombreuses éditions qui se sont succédé sans interruption depuis le jour où il a paru, la faveur constante dont l'ont honoré les autorités académiques et qui en fait encore aujourd'hui le manuel partout suivi dans nos athénées, enfin le succès qu'il a obtenu même à l'étranger, prouvent suffisamment le mérite de cet ouvrage. Il est clair, méthodique, très-correctement écrit et inspiré par un amour sincère de la liberté et de la patrie. Le seul regret qu'on pourrait peut-être exprimer, c'est que la partie la plus intéressante de notre histoire, celle que Moke avait dramatisée dans ses romans consacrés à peindre nos luttes du seizième siècle, ne soit pas traitée avec plus de développement et de détails. Il est vrai que nous avons été alors très-loin d'égaliser l'héroïsme de nos frères du Nord. Nous avons manqué de prévoyance, d'énergie, de foi, et nous avons été vaincus et asservis. Il est triste — quoique cependant bien utile — d'avoir à démêler les causes souvent très-complexes d'une défaite, et l'on comprend que l'historien patriote redoute de s'arrêter trop longtemps sur ce douloureux chapitre.

En 1841, Moke publiait la biographie d'Artevelde. Ce qui augmenta le mérite de ses travaux historiques, c'est que presque tout était à faire alors. Il ne suffisait pas, à force de laborieuses recherches, de ressusciter l'image de nos grands hommes : il fallait encore changer les sentiments de la foule. Longtemps opprimés par l'étranger, et ce qui pis est, instruits par les complices de leurs oppresseurs, les Belges avaient très-mal placé leurs sympathies. Ils avaient voué une admiration traditionnelle à des souverains qu'ils considéraient comme les défenseurs de

l'ordre. Ils vénéraient, par exemple, le mémoire de Charles V, le fondateur de cette tyrannie centralisée, ruineuse et trop souvent sanglante qui a tué l'Espagne, blessé l'Autriche et énervé la Belgique. D'autre part, ils avaient perdu le souvenir des héros qui avaient sacrifié leur vie pour la défense des droits du peuple. Moke à Gand, Polain à Liège, ont été des premiers à faire justice dans notre histoire et à réclamer la reconnaissance populaire en faveur de ceux qui l'avaient méritée. Grand service rendu, car c'est en admirant les hommes et les actions qui sont dignes d'estime, et en détestant ceux qui ont fait le mal, que le sentiment national se fortifie et s'éclaire. La magnifique statue de Jacques Van Artevelde qui, sur le marché du Vendredi à Gand, semble encore haranguer les indomptables bourgeois, prouve que l'écrit de Moke n'a point réveillé en vain les héroïques souvenirs de la grande cité flamande.

A partir de 1844, son activité semble redoubler et sa plume ne se lasse pas de produire. C'est que ses vastes études préparatoires lui avaient constitué un fonds pour ainsi dire inépuisable de connaissances relatives à notre histoire. Dans les ouvrages illustrés : *La Belgique monumentale* (1844), *Les Belges illustres* et *Les splendeurs de l'art en Belgique* (1848), il contribua à faire connaître nos grands hommes d'abord, puis nos monuments et nos œuvres d'art qui ont rendu illustre à l'étranger le nom flamand et qui sont, en effet, comme la splendeur de notre nationalité. L'idée qui avait présidé à ces importantes publications, entreprises par M. Jamar, était juste et sérieuse. C'est en apprenant à connaître ce qu'il a produit de grand dans le passé, qu'un pays prend conscience de lui-même, s'attache à son existence indépendante et s'enflamme du désir de rester digne de ce qu'il a été autrefois. Ce sont les lettres et les arts qui ont fait l'Italie moderne. Là, s'était réfugié son orgueil na-

tional, et son illustration artistique lui a valu les ardentés sympathies de toute l'Europe.

Moke fit paraître successivement un mémoire sur la bataille de Courtrai, lu à l'Académie royale, qui se l'était associé en 1840, une étude sur la bataille de Bouvines, dans la Revue nationale, un fragment sur les principales branches de la race germanique, et un autre sur la Belgique ancienne, différents articles dans un recueil publié à Gand : *Les nouvelles archives historiques, philosophiques et littéraires*, une histoire des peuples américains et, dans la bibliothèque nationale, éditée par M. Jamar, deux ouvrages importants : *Mœurs, usages et solennités des Belges* et *Histoire de la littérature française*, qui méritent particulièrement de fixer notre attention.

Cette histoire de la littérature française était comme le résumé des cours qu'il avait donnés pendant plusieurs années à l'université. Généralement il ne s'y écarte guère des jugements consacrés par la critique, mais il parvient à les rajeunir par le charme du style et par la finesse des aperçus. Il ne renonce pas aux appréciations dogmatiques, comme les faisaient les anciens et La Harpe, mais des considérations historiques et sociales leur communiquent une vie nouvelle. Il indique, mais légèrement, l'influence que le tempérament des écrivains a exercée sur leurs écrits, et ainsi il se rapproche un peu du point de vue de Taine dans ce qu'il a de conciliable avec la liberté morale et le spiritualisme. Sur La Fontaine, par exemple, il a des pages exquises. Quant aux jugements portés sur les doctrines, on y désirerait un peu plus de précision et de sévérité. Les réserves y sont, mais exprimées en des nuances trop délicates.

C'est dans cette histoire de la littérature française que l'on peut le mieux apprécier le style de Moke. Quoique ses idées fussent toutes modernes, sa manière d'écrire était classique. D'une

élégance peut-être un peu trop soutenue, elle faisait penser à celle des écrivains des premières années de la restauration, ou, si l'on veut remonter plus haut, à Marmontel et à Fontanes. Quoiqu'il eût emprunté au romantisme le goût du détail exact et de la couleur locale, il détestait ces épithètes violentes, ces images outrées, toutes les exagérations qui ravissaient, il y a trente ans, et qui aujourd'hui paraissent déjà ridicules; cela offensait son goût délicat comme le son d'une trompette stridente irrite l'oreille du musicien. Au mot dur et cru, il substituait volontiers la périphrase comme l'eût fait Delille, et cela parfois donne un peu de mollesse à sa critique. On peut affirmer néanmoins que, parmi les auteurs belges qui ont écrit en français, il en est peu qui aient manié cette langue avec autant d'aisance et de pureté.

Le mérite de l'ouvrage consacré à dépeindre les mœurs et les usages des Belges, réside non-seulement dans la perfection du style, mais dans la façon supérieure dont le sujet est traité. Sous un titre très-modeste, ce n'est rien moins qu'un tableau des progrès de la civilisation en Belgique et des étapes que la nation a franchies pour arriver à cette prospérité, à cette culture, à cet éclat, qui, avant les désastres du seizième siècle, faisaient de nos belles provinces le pays le plus avancé de l'Europe. Les mœurs des anciens Germains, la constitution de la propriété, l'organisation du pouvoir dans la tribu, la naissance de l'industrie dans la *villa* et du commerce dans les *ports*, le développement des cités et de la bourgeoisie, les origines des *gildes* et des corps de métier, les garanties et le bien-être que ces associations procuraient aux travailleurs, les formes de l'administration communale, la part d'influence qui revient à la Germanie, à Rome et au christianisme dans l'enfantement du monde moderne, tous ces points si intéressants encore aujourd'hui, sont élucidés avec

une pénétration singulière et au moyen de textes originaux, habilement groupés. C'est à mon sens un des meilleurs livres et des plus instructifs que l'auteur ait composés.

Quand la révolution de 1848 vint, comme on dit, poser la question sociale, Moke en fut fortement remué. Depuis longtemps il était frappé de l'isolement dans lequel le régime industriel actuel jette l'ouvrier. Il croyait que, pour échapper à la dure loi de la concurrence qui, à chaque instant, menace de le broyer, il devait se réfugier dans l'association. Les *frairies*, les *fraternités* du moyen âge lui semblaient comme une ébauche qu'il fallait reprendre, en l'adaptant aux nécessités de la société actuelle. Pour exposer cette idée, il fit paraître dans une Revue qui se publiait alors à Gand, *la Flandre libérale*, un article où il montre quel était le sort des travailleurs au sein de nos grandes communes du XIV^e siècle. Ce n'est pas qu'il voulût retourner en arrière; loin de là, il aurait plutôt voulu hâter la marche de l'humanité, trop lente à son gré; seulement il pensait que le passé nous offre souvent des institutions à l'état d'ébauche qu'il faut reprendre plus tard en les perfectionnant. Il eut aussi l'idée, à cette époque, de publier sous le nom de Jean-Gros un recueil de chansons destinées à être chantées par le peuple sur des airs connus; il y aurait montré ce que les idées en vogue à ce moment avaient de généreux et de vrai. Il semble avoir abandonné ce projet, car ce recueil n'a pas vu le jour. Quelques-unes de ces chansons ont été trouvées en manuscrit; nous croyons pouvoir en insérer une ici, pour donner un spécimen du talent poétique de l'auteur. Ce talent était réel; il faisait facilement le vers et il aimait à en composer. Parmi ses papiers on a trouvé plusieurs fragments et une comédie presque complètement achevée. Il engageait ses élèves à s'exercer à la versification française, comme un moyen d'assouplir le style et de lui donner de l'élégance et du nombre.

(149)

Rien n'égalait à ses yeux une belle poésie. En lire était pour lui une vraie jouissance, et un plaisir non moins vif pour ceux qui l'écoutaient.

Voici l'une des chansons que Moke composa au printemps de 1849 : c'est une sorte d'hymne religieux où l'on entend sourdement frémir les vastes espérances de rénovation qui agitaient la société de cette époque.

La prière du Christ.

I.

La voix du cœur est sainte et nous éclaire
En dévoilant ta splendeur à nos yeux.
Toi qui donnas, de ton regard de père,
La vie à l'homme et la lumière aux cieus,
Béni sois-tu de chaque voix humaine,
Car en souffrant ta main nous fit grandir,
Car nous marchons où ta route nous mène,
Et le comprendre est encore te bénir!

En parlant.

« Notre père qui êtes aux cieus, que votre nom soit sanctifié. »

En chœur.

Oui, nous marchons où ta route nous mène,
Et te comprendre est encor te bénir!

II.

La force en vain bâtit ses murs de sable,
En vain l'orgueil se dit : l'homme est dompté.
Tu mis en nous l'amour impérissable
De la justice et de l'égalité. —

(150)

Ainsi toujours sort de chaque poitrine
Un cri vengeur qui proclame ta loi.
Viennne le jour où le monde s'incline
Pour ne servir et n'écouter que toi !

En parlant.

« Que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite. »

En chœur.

Viennne le jour où le monde s'incline
Pour ne servir et n'écouter que toi !

❖

III.

La terre esclave est hideuse et flétrie,
Étoile sombre au fond des cieus d'azur :
Mais tu permets que le temps purifie
Notre cœur faible et notre asile impur.
Qu'un lit de fleurs naisse sur cette fange,
Qu'un saint rayon brille au front du mortel ;
Que notre voix se mêle au chant de l'ange,
La terre aussi deviendra ton autel !

En parlant.

« Sur la terre comme au ciel ! »

En chœur.

Que notre voix se mêle au chant de l'ange,
La terre aussi deviendra ton autel !

IV.

Ta main qui s'ouvre à tout ce qui respire
Nous destina les dons qu'elle répand ;
Partage-les, ô Père, et fais suffire
Le pain d'un jour à l'être d'un moment.

(151)

A nos sueurs tu l'as promis toi-même,
Ce pain modeste objet de tant d'efforts :
Fais-le cueillir par la main qui le sème
Et qui peut seule y toucher sans remords.

En parlant.

« Donnez nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

En chœur.

Fais-le cueillir par la main qui le sème
Et qui peut seule y toucher sans remords.

V.

A de faux biens quand notre amour s'adonne,
Quand nos erreurs te blasphèment tout bas,
La loi punit, mais la bonté pardonne
Au cœur qui souffre et qui ne maudit pas.
Vers l'or superbe et l'injuste puissance
Courber nos fronts et provoquer nos bras . . .
Que la prière étouffe la vengeance,
Nous ferons grâce et tu nous absoudras.

En parlant.

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux
qui nous ont offensés. »

En chœur.

Que la prière étouffe la vengeance,
Nous ferons grâce et tu nous absoudras.

VI.

De nos désirs épargne-nous l'ivresse,
L'ambition qui se fait de faux dieux,

(152)

L'or qui du cœur efface la tendresse ,
Et le pouvoir qui trouble tous les yeux.
A notre orgueil , insensés que nous sommes ,
Tout ce qui brille offre un appât fatal ;
Ramène-nous au grand troupeau des hommes ,
Car l'ombre est douce et délivre du mal !

En parlant.

« Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal ! »

En cœur.

Au grand troupeau réunis tous les hommes ,
Car l'ombre est douce et délivre du mal.

Quand le mouvement de rénovation, conduit partout avec trop de hâte et de violence, vint à échouer dans toute l'Europe sous une réaction à outrance, Moke reprit avec plus d'ardeur ses études favorites, qu'il n'avait du reste jamais abandonnées entièrement. Malgré les cruelles atteintes de la maladie qui ne lui laissa plus une heure sans souffrance, et aussi pour s'en distraire, il travailla plus que jamais. Une maladie du cœur avait produit dans les jambes une hydropisie qui y creusait des plaies profondes. En même temps des étouffements l'obligeaient souvent à passer les nuits dans son fauteuil; il profitait de ces veilles douloureuses pour activer ses recherches. C'est ainsi qu'il composa l'important ouvrage intitulé : *La Belgique ancienne et ses origines gauloises*.

Ce livre, publié en 1855, est pour ainsi dire le second volume de l'*Histoire des Francs* parue vingt ans auparavant. L'auteur complétait dans son âge mûr, au milieu des atteintes d'un mal sans remède, l'œuvre commencée au début de sa carrière, à l'heure des hautes ambitions et des juvéniles

espérances. — La principale question que Moke essaie d'éclaircir dans cet ouvrage est celle-ci : A quelle race appartiennent les tribus qui ont peuplé la Belgique et dont nous descendons ? Grave problème et d'une portée toute pratique à une époque où l'ethnographie impose des solutions à la politique et où l'on veut donner pour fondement aux États l'affinité de race. Primitivement notre territoire a été occupé par des peuplades de petite taille, anthropophages, et vivant dans des cavernes à peu près de la même façon que les naturels de la Nouvelle-Hollande. Les débris de leurs outils et de leurs armes trouvés sous terre et dans les grottes, les vagues échos de la légende ne nous instruisent que de leur existence. Ont-elles été anéanties ou seulement asservies, leur sang s'est-il mêlé en certaines proportions à celui de leurs conquérants, ce sont là des points qu'il est presque impossible de décider. C'est seulement avec les témoignages des auteurs anciens que nous abordons le terrain historique. Ces témoignages, Moke les groupe, les discute, les pèse avec un soin, une sagacité qu'on ne peut trop louer. De ces textes il résulte qu'une partie de la Belgique était occupée par des tribus gauloises, l'autre partie par des tribus d'origine germanique. Mais, chose étrange, les Gaulois — Ménapiens et Morins — résidaient dans un pays où l'on parle aujourd'hui le flamand, tandis que les provinces où l'on parle le wallon, étaient habitées par les Germains. L'explication de ce fait a donné lieu à de longs débats et à différents systèmes. Je suis tout à fait incompetent pour les juger, mais celui de Moke m'a toujours paru avoir un haut degré de vraisemblance. D'après lui, primitivement les Gaulois n'auraient guère différé des Germains ; les caractères qui les en ont éloignés plus tard provenaient de leur mélange avec les populations franques qui occupaient la Gaule avant leur arrivée. Dans le midi ils auraient

(154)

été absorbés par celles-ci; dans le nord ils seraient restés purs et par conséquent très-semblables aux Teutons. Un lien de famille très-étroit aurait donc réuni les diverses tribus qui ont peuplé la Belgique. Si celles de l'est parlent aujourd'hui wallon, ce n'est point à cause de leur origine, puisqu'elles étaient de sang germanique, c'est parce que la civilisation latine, transformant les mœurs, a aussi imposé sa langue. Celles de l'ouest parlent un dialecte germanique, parce que, défendues par leurs forêts et leurs marais, elles ont échappé à l'influence de Rome. Moke arrivait ainsi à cette importante conclusion que notre pays, malgré les deux langues qu'on y parle, avait pour base une véritable unité ethnographique et une race commune. J'ai résumé en peu de mots la thèse générale du livre. Pour le faire apprécier à sa valeur, il faudrait encore appeler l'attention sur plusieurs chapitres qui offrent le plus grand intérêt, par exemple ceux qui sont intitulés : *Éléments d'une nationalité commune chez les anciens peuples de la Belgique; La race gallique; Transformation des peuples celtiques dans la Gaule; La loi salique et la royauté nationale chez les Francs*. Voici quelques lignes de la préface de cet important ouvrage, qui montrent la modestie touchante du savant : « Tout prouve la fraternité des populations de la Belgique ancienne, mais je ne sais si j'ai pu mettre entièrement cette fraternité en lumière. Atteint d'une maladie cruelle, j'ai écrit ce livre dans les intervalles de longues souffrances; d'un autre côté, l'étendue du sujet ne m'a pas toujours permis d'en rendre l'exposition aussi complète que je l'aurais voulu. Pour éclaircir les origines nationales, il ne suffit pas de recueillir les témoignages des historiens : il faut aussi étudier les populations actuelles dans leurs traits distinctifs. On ne l'a pas fait suffisamment et je n'ai pu combler cette grande lacune. »

L'habitude d'étudier à fond les documents historiques avait donné à Moke un coup d'œil si juste, que c'était presque de la divination. Quelques données lui suffisaient pour retracer la physionomie d'une époque. Voici un exemple, intéressant par lui-même, qui fera comprendre en quoi consistait cette faculté. Dans un mémoire lu à l'Académie dans sa séance du 7 avril 1856, Moke essaie de montrer que la France au quatorzième siècle était, dans beaucoup de ses provinces, au moins aussi peuplée et aussi bien cultivée que maintenant. Pour établir ce fait, qui étonne beaucoup au premier abord, il avoue lui-même dans la préface qu'il n'a pu consulter les livres et les manuscrits dont il aurait eu besoin. Néanmoins, du peu de ressources qu'il a sous la main, il tire des preuves si frappantes, des détails si parfaitement concordants, qu'il devient difficile de ne pas admettre sa thèse. Depuis lors cette vérité apparaît de plus en plus, à mesure qu'on apprend à mieux connaître l'économie rurale du moyen âge. M. Léonce de Lavergne, me parlant récemment du pays où il réside l'été, disait que le Berry, si pauvre, si dépeuplé maintenant, avait été autrefois une contrée riche, toute couverte de villages florissants, dont on retrouvait les traces dans les anciennes chartes, et les ruines dans les bruyères désertes. Allez dans tout le centre, dans tout le midi de la France, vous recueillerez des témoignages semblables. En ce point, Moke n'avait donc pas vu moins clair que dans son grand système ethnographique de l'Europe primitive qu'il publiait en 1855.

Dans les dernières années de sa vie, frappé des lacunes qu'offre l'enseignement de l'histoire dans les écoles primaires, il avait projeté de résumer en un style simple et clair les grands traits des annales de l'humanité et de la patrie. Son œuvre resta inachevée; il ne lui fut donné de faire paraître que *l'Histoire des peuples anciens* à l'usage des écoles primaires.

Moke voulut contribuer aussi pour sa part au succès de ces conférences littéraires et scientifiques qui ont tant aidé à répandre parmi nous le goût de l'instruction, et que la France s'efforce maintenant de naturaliser chez elle. Chaque hiver il montait dans cette chaire libre que quelques-uns de ses anciens élèves avaient fondée à Gand, et il y traitait les sujets les plus divers. Tantôt il jugeait le caractère des grands hommes de l'antiquité, comme Horace et Cicéron, tantôt il montrait par quelles épreuves avait passé la liberté dans les républiques italiennes. Puis c'était le sort de la femme et l'éducation qui lui convient, la vie de Schiller, le poème du Nibelungen, les bases de la nationalité belge qui étaient tour à tour l'objet de ses discours.

Il ne se bornait pas à Gand seul : il allait porter dans d'autres villes, à Bruxelles, à Bruges, à Anvers, le concours si vivement apprécié de sa parole, et il ne renonça à cet apostolat de la science que peu de temps avant sa mort. Comme l'a dit si bien M. Dervaux parlant au nom de la Société littéraire de Gand : « Déjà atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, combien de fois ne l'avons-nous pas vu, soutenu par la force morale, qui l'animait, se traîner jusqu'à cette chaire qu'il a illustrée, dominant ses souffrances, charmer l'auditoire attentif par ses entretiens si élégants, si pleins de verve étincelante et en même temps de vraie science. »

Le procédé qu'il suivait pour préparer ces conférences mérite d'être indiqué. C'était celui des grands orateurs de la révolution française. Il rédigeait complètement ce qu'il comptait dire avec autant de soin que si l'écrit avait dû être aussitôt imprimé. Il ne négligeait rien pour arriver à l'élégance de la phrase, à la justesse des expressions. Il amenait la composition au plus haut point de perfection qu'il pouvait atteindre. Il la relisait une ou deux fois, puis l'abandonnait. Il se gardait bien de l'apprendre par cœur, sachant qu'un discours débité de mémoire devient

ennuyeux et froid ou prend un ton faux et déclamatoire. L'ordre à suivre, la marche des idées, peut-être quelques traits saillants restaient dans son souvenir ; pour le reste, il se laissait aller au cours d'une improvisation toujours abondante, facile, attachante.

Rien n'égalait le charme de sa conversation ; elle était le complément, et j'oserais presque dire la meilleure partie de son enseignement ; car il aimait à voir ses élèves groupés autour de son foyer, et il leur ouvrait sans réserve ce que l'on peut appeler en toute vérité les trésors de son cœur et de son esprit. Quand une question de philosophie ou d'histoire l'occupait, il en parlait volontiers, il exprimait ses doutes, développait ses aperçus, défendait ses idées avec une éloquence familière et pénétrante dont il est impossible de rendre le charme. La douceur de sa voix, la mélodie de ses intonations, faisaient de sa parole une musique qu'on ne se lassait pas d'écouter. Que de fois ne suis-je pas resté bien avant dans la nuit comme suspendu à ses lèvres, sans me douter de la fuite des heures. Pour mieux exprimer ce que je veux dire, je ne crois pouvoir mieux faire que d'emprunter les paroles de M. L. Hymans, qui seul a eu le privilège d'être élevé sous le toit de cet excellent maître. « A côté du professeur, nous avons connu l'homme et nous l'avons aimé en l'admirant. Nous allions nous rafraîchir à la source bienfaisante et salutaire de cette philosophie si haute, de cette morale si douce, si tolérante et si réellement chrétienne, dont il puisait les inspirations dans un cœur qui tressaillait à toutes les grandes pensées. On parle souvent de Charles Nodier et des soirées de l'arsenal. Nous pouvons parler, nous qui en étions, des soirées et des entretiens de cette demeure hospitalière d'où l'on sortait toujours plus heureux et meilleur qu'on n'y était entré. C'est dans cette intimité de la famille que Moke se révélait tout entier. Il n'avait pas d'enfants, lui qui les ado-

rait; mais tous ses élèves étaient ses enfants d'adoption. Ses leçons, il les continuait à son foyer. Ce fut là son grand mérite, car c'est dans cette intimité, dans cette communion du maître et de l'élève que résident la force et la fécondité du haut enseignement. Je ne lui ferai qu'un reproche. Je dirai qu'il était trop bon et que c'est sa bonté que l'a tué. » Je m'arrête sur ce mot et je le reprends, parce qu'il est profondément vrai. Oui, le principal défaut de Moke — et c'est faire le plus bel éloge de son caractère que de dire ceci — c'était la bonté portée à l'excès. Elle a nui au bonheur de sa vie et à la vigueur de son talent. Presque toujours dans ses écrits l'expression est trop adoucie; les jugements qu'il porte manquent de fermeté; il sait admirablement louer la vertu et exalter le bien; il ne dénonce pas l'erreur avec la force qui conviendrait. C'est que Moke, en écrivant, songeait à l'impression qu'il allait produire sur ceux qui pensaient autrement que lui, et il ne voulait point les blesser ou les faire souffrir. Quand il corrigeait une de ses compositions, toujours il assourdissait les tons et limait les aspérités. Il supprimait avec rigueur tout ce qui pouvait offenser qui que ce fût. J'en citerai un exemple d'autant plus frappant qu'il est pris dans un ouvrage publié par Moke, à un âge où d'ordinaire l'on aime à parler haut et à ne ménager personne.

Il dit dans la préface du *Gueux des bois*. « Le vieux nom des soldats de police de Bruges a été remplacé par une périphrase, quoiqu'il eût certainement toutes les qualités nécessaires pour charmer l'oreille de ceux qui aiment les consonnances bizarres. On a également désigné, comme ayant servi de maison de réclusion, une abbaye qui était alors hors de la ville : faute de topographie que l'on a préférée à l'inconvénient de nommer une congrégation, dont il existe encore aujourd'hui des membres et qui reçoit encore des captives, mais volontaires. » On voit bien ici

comment l'extrême délicatesse de ses sentiments l'amena à décolorer son style et à amollir sa manière. Pour ne pas froisser les oreilles trop délicates il substitue une périphrase au mot propre et il évite de nommer un ancien couvent afin de ne pas blesser celles qui l'habitent aujourd'hui. Jamais il n'a trahi la vérité, mais quand elle devait atteindre quelqu'un, il se faisait un devoir d'en émousser les traits. Il supposait aux autres la finesse de goût et la sensibilité de cœur dont il était doué lui-même et il ne voulait point leur porter des coups dont lui aurait souffert. Bien excusable défaut, et dont lui seul a été la victime; car il lui a coûté une partie et de son talent et de son repos.

La maladie qui devait enlever Moke dura plus de dix ans. Tout en laissant à l'esprit toute sa force, elle provoquait de grandes souffrances. Ses jambes ouvertes nécessitaient des pansements journaliers. Dès que ses plaies venaient à se fermer, il était menacé de périr étouffé, et le médecin était obligé de les rouvrir. Moke supporta ses maux avec une résignation qu'admiraient tous ceux qui l'approchaient. Voici comment s'exprime G. Callier à cet égard dans le discours dont j'ai déjà cité un extrait : « Ni les souffrances cruelles et prolongées auxquelles il était en proie, ni le pressentiment d'une terminaison fatale qu'il eut de bonne heure, ne troublèrent un instant l'admirable sérénité de son caractère. Seulement sa pensée, naturellement religieuse, se tourna vers Dieu plus assidûment encore que de coutume, et de son lit de douleur il aimait à s'élever aux plus hautes questions que soulève la destinée humaine, parlant de la vie terrestre comme s'il y avait renoncé et voyant déjà, des yeux de l'âme, s'ouvrir devant lui les perspectives d'une autre existence. » Ce n'était point aux cultes pratiqués autour de lui que Moke demandait la force de croire et d'espérer; c'était à un déisme philosophique dont il a tracé les lignes

principales dans un écrit intitulé : *Des bases positives de la philosophie religieuse*. Cet écrit parut d'abord dans une Revue, *La libre recherche*, puis en brochure, sous la signature de Legros, qui contenait une allusion à son embonpoint très-développé, en effet. Il avait encore essayé de formuler ses idées sur l'avenir d'outre-tombe dans un autre écrit : *De la destinée des âmes*; il fut trouvé dans ses papiers à moitié achevé; les pages sont tracées d'une main défaillante, et dans les dernières lignes, l'écriture ordinairement si ferme, si claire, devient illisible. Le suprême effort du mourant est consacré à exposer sa foi en l'immortalité et en la souveraine justice. Voici la conclusion de l'article publié dans la *Libre recherche*. « Si l'on voit l'être vivant, à mesure qu'il s'élève plus haut, agir sous la direction de plus en plus libre de son intelligence, il est impossible de ne pas concevoir comme intelligente et libre l'action d'une puissance supérieure à lui. Nous n'en comprenons pas toutes les conditions; nous ignorons même quels intermédiaires peuvent exister entre la nature et l'être infini de qui l'opinion générale la fait émaner directement. Mais ce qu'il nous est permis de savoir, c'est que la source suprême de la force est aussi celle de l'intelligence et de la bonté, que notre part de ces propriétés sublimes est notre seul bien réel, et qu'il nous est donné de l'accroître par nos propres efforts. Ces convictions que l'humanité a toujours acceptées, quoique en les rattachant à des doctrines diverses, ont été parfois combattues par des esprits honnêtes mais inattentifs. Seulement on peut affirmer qu'aucun système fondé sur le matérialisme ne prête un sens digne de la raison humaine aux nobles qualités dont l'homme est doué, à ses bonnes tendances, à ses inspirations désintéressées. Pour nous, en exposant ce que l'âge nous a laissé des croyances universelles, sous le contrôle du raisonnement calme et de l'examen des faits, nous croyons

(161)

pouvoir dire que le sentiment religieux, arrivé à cette forme, ne jette dans l'âme ni trouble, ni ténèbres, qu'il réconcilie l'homme avec sa condition et qu'il est la conséquence des révélations positives de la science. »

Moke expira le 31 décembre 1862, avant d'avoir accompli sa soixantième année.

ÉMILE DE LAVELEYE.

(162)

LISTE DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR H.-G. MOKE.

TRAVAUX ACADÉMIQUES.

MÉMOIRES.

Mémoire sur la bataille de Courtrai, dite aussi de Groeninghe et des Éperons. (*Nouv. mém.*, t. XXVI, 1851.)

Mémoire sur la population et la richesse de la France au XIV^e siècle. (*Nouv. mém.*, t. XXIX, 1855.)

BULLETINS.

Note sur la part que les Belges ont prise aux progrès de l'architecture en Belgique. (1^{re} série, t. IX, 1^{re} partie, p. 223, 1842.)

Rapport sur un mémoire envoyé au concours ouvert par le Gouvernement, pour l'histoire du règne d'Albert et Isabelle. (1^{re} série, t. XVI, p. 434, 1849.)

Rapport sur les mémoires envoyés au concours institué par les Amis de la Paix. (1^{re} série, t. XVI, 2^e partie, p. 145, 1849.)

Rapport présenté au nom du jury chargé de décerner le prix quinquennal d'histoire. (1^{re} série, t. XVIII, 1^{re} partie, p. 547.)

Rapport sur le concours ouvert pour l'éloge de Godefroid de Bouillon. (1^{re} série, t. XX, p. 181.)

(165)

Note sur la production régulière du produit de l'impôt en France.

(1^{re} série, t. XXIII, 1^{re} partie, p. 21.)

Sur l'accroissement de la population en France pendant le dix-huitième siècle. (1^{re} série, t. XXIII, 1^{re} partie, p. 164.)

TRAVAUX PARTICULIERS.

La bataille de Navarin ou le Renégat, 1827. — Traduction hollandaise, 1828. Traduction anglaise, 1829.

Le Gueux de mer ou la Belgique sous le duc d'Albe, 2 vol. Bruxelles, 1827.

Le Gueux des bois ou les patriotes belges de 1566, 2 vol. Bruges, 1828.

L'héritière de Bruges, histoire de l'année 1600, par Thomas Calley Grattan. — Traduit de l'anglais par M. Delepierre, avocat, avec une préface par H.-G. Moke, 6 vol. Paris, 1831. (Cet ouvrage faisait partie de la collection des romans belges dans laquelle fut publié le roman dont le titre suit :)

Philippine de Flandre ou les prisonniers du Louvre, 4 vol. Paris, 1832. — Traduit en anglais et en hollandais.

Hermann ou la civilisation et la barbarie. Paris, Gosselin, 1832, 2 vol.

Histoire des Francs. Paris, Paulin, 1835, 1 vol.

Histoire de Belgique. Gand, 1839. *Idem*. 2^e édition, 1843.

Esquisse biographique de Jacques d'Artevelde. Bruxelles, 1841.

Discours prononcé à la fête donnée par la ville de Gand pour célébrer le XXV^e anniversaire de la fondation de l'Université. Gand, nov. 1842.

La Belgique monumentale, artistique et pittoresque, par H.-G. Moke,
V. Joly, Eug. Gens, Théod. Juste, etc. Bruxelles, 1844.

Les Belges illustres.

Histoire des peuples américains, 1847.

Les splendeurs de l'art en Belgique, par H.-G. Moke, Fétis et Van
Hasselt. Bruxelles, 1848.

Précis de l'histoire universelle (Encyclopédie populaire), 1850.

Précis de l'histoire du moyen âge (Encyclopédie populaire).

Précis de l'histoire moderne (Encyclopédie populaire).

Histoire de la littérature française (Bibliothèque nationale).

Mœurs, usages et solennités des Belges (Bibliothèque nationale).

Fragments d'une histoire de la Belgique ancienne, 1854.

La Belgique ancienne et ses origines gauloises, 1855.

Discours sur le centième anniversaire de la naissance de Schiller,
1855.

Articles dans les *Nouvelles archives historiques, philosophiques et
littéraires*, 1837 à 1840 : État de Rome sous ses derniers rois. —

Des principales branches de la race germanique (tiré à part en
brochure). — Revue critique d'ouvrages divers. — De la race
belge. — Des lois organiques de la société. — Prospectus d'une
nouvelle histoire de Belgique.

L'organisation du travail, dans *la Flandre libérale*.

Conférence sur Cicéron, dans *la Belgique judiciaire*.

La république florentine, dans *le Messager des sciences historiques*.

La Chine au point de vue intellectuel.

Le greffier de Borchem. Anvers, 1858.

Du sort de la femme dans les temps anciens et modernes, 1860.

Le caractère d'Horace, dans *la Libre Recherche*.

